

La maison

Ginette Desmarais

Number 123, Fall 2009

Filiation & Transmission

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61672ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desmarais, G. (2009). La maison. *Moebius*, (123), 139–143.

GINETTE DESMARAIS

La maison

C'était une maison de campagne, le long d'un rang. Le vent et la pluie avaient décapé ses vieilles planches. Un toit de tôle ondulée, deux lucarnes, des excréments de mouche plein les vitres. La galerie ouvragée courait sur les côtés et la façade et rejoignait la cuisine d'été greffée à sa droite. Nous l'avions achetée à cause de cette galerie interminable qui empiétait sur la route au point de causer un problème de cadastre. On était en juillet. En buvant une bière fraîche, on délimitait le tour des fenêtres avec de la peinture jaune. De temps en temps, une automobile passait en trombe, projetant de la terre de chaque côté du rang. Le courant d'air faisait retomber la girouette de notre boîte aux lettres. Puis, le silence. Vers l'est, à deux kilomètres, le clocher du village et quelques silos à grain traçaient à l'horizon des silhouettes sans histoire. Même les terres en jachère qui nous faisaient face s'étendaient platement, sans même un arbre, quelques corneilles planaient avant de s'abattre dans les graminées. Le ciel créait des journées éblouissantes ou désespérées, c'était selon. À cinq cents mètres vers la gauche, il y avait une ferme laitière. Notre voisin, un vieux père de famille, s'affairait de l'aube au couchant sur sa terre, aidé de sa femme et de ses enfants, tous indifférents à notre présence. On pouvait voir leurs chevaux s'ébattre par petits groupes, et leurs vaches, le soir venu, cheminer vers l'étable en contournant des bosquets d'érables.

Un dimanche, nous étions assis sur la galerie, les jambes dans le vide, un peu amorphes à cause de la chaleur et prostrés dans un silence profond. Nous fixions une voiture qui arrivait du village. Elle ralentit et s'arrêta devant nous. Le conducteur baissa la vitre. Il y avait dans cet événement

soudain un intérêt extraordinaire que rien ne pouvait expliquer. Nous étions des citadins dans l'âme, du moins était-ce ainsi que je considérais notre couple, et ce coup de tête que nous avions eu d'élever nos enfants à la campagne avait donné lieu à des démarches tambour battant. En deux semaines, nous étions devenus propriétaires de cette maison. J'avais du mal à m'en convaincre. Elle était à vendre depuis fort longtemps, sans avoir trouvé preneur. Son prix ridiculement bas nous avait happés. Le vendeur avait évoqué ce problème de cadastre, mais qui serait réglé à un coût raisonnable, avait-il assuré.

Ce jour-là donc, cette voiture, une Ford de couleur marron à la carrosserie fatiguée est apparue par la droite, en provenance du village et a ralenti sur deux cents mètres avant de s'immobiliser tout à fait devant nous. Alors, je regardai mon homme qui me regarda dans le silence incrédule qui précède les orages. Le conducteur était un type banal, d'une trentaine d'années. Il contempla les murs, le toit, la façade, comme si nous n'étions pas là. Ses yeux lourds, tristes. Ses mâchoires crispées. L'impression qu'il donnait de se pétrifier. Sa voix étranglée résonna curieusement dans l'immensité brûlante.

Il était né dans cette maison, qu'il disait. Il voulait la revoir. Si on acceptait de le laisser entrer, il serait content... est-ce qu'on comprenait? Bien sûr. «Ce n'est pas tous les jours qu'on a de la visite», avons-nous stupidement répondu. Il rangea sa voiture sur le côté. D'un pas lent, il grimpa les trois marches menant à la cuisine d'été et ouvrit la porte. Après avoir échangé quelques civilités d'usage avec nous, il se détourna et se mit à errer dans toutes les pièces. Nous étions sur ses talons, les bras croisés, ne sachant que faire. De temps en temps, il respirait profondément, essuyait une larme, reniflait. Dans le salon, il s'arrêta devant la porte d'entrée principale. Une porte condamnée que nous n'avions pas encore ouverte. Il resta longtemps devant cette porte, les épaules affaissées. Puis il sembla se souvenir de notre présence et tout à trac, sans se retourner vers nous, déballa tout, raconta tout, par salves, ne s'arrêtant que pour prendre son souffle ou pour pleurer.

« On était plusieurs dans la maison. Dix enfants. On n'a pas eu la vie facile. Oh non ! On était connus dans le village. Tout le monde savait qui on était. Vous demanderez autour de vous si le nom de Filiatreault leur dit quelque chose, à tous ces salauds. Y ont jamais rien fait pour nous autres. Crisse qu'on était seuls... » Il sortit un mouchoir de sa poche, tamponna ses yeux, se moucha bruyamment et reprit : « La semaine passée, mon père a téléphoné de l'hospice. Il achève. Il voulait que j'aille le voir. Je lui ai dit qu'il pouvait crever. Il pleurait au bout du fil. Il me suppliait. Je lui ai dit tu peux crever, chien sale. J'ai téléphoné à mes frères, à mes sœurs aussi. Faut qu'on se tienne, faut pas qu'on y aille. On veut qu'il crève tout seul. Bien fait pour lui. Y faut pas qu'on faiblisse. Regardez ici ! fit-il en désignant un trou profond dans le chambranle. C'est la trace d'un gros clou qu'il a enfoncé là, un soir qu'il avait trop bu, comme d'habitude. Il nous a battus. Toute la bande. Ça a duré des années. J'ai pas connu d'autre chose. Ce soir-là, il a pris ma mère par les cheveux, il l'a jetée dehors. C'était l'hiver. Il faisait un froid épouvantable. Ma mère pleurait pour qu'il la laisse entrer. Il a planté un gros clou pour bloquer la porte. C'est ça, le trou qu'on voit encore ! Il nous a empêchés de faire entrer notre mère, à coups de pieds et de claques par la tête. C'est nous autres, tous les enfants, qu'on a réussi à traîner mon père dans leur chambre. Il a fini par tomber en travers du lit, il s'est endormi d'un coup ; on a ouvert à notre mère par la cuisine d'été, elle tremblait comme une feuille, elle a été ben malade après ça.

Il buvait tout le temps, il nous battait. Il battait ma mère, on essayait de la protéger, mais quand on faisait ça, il nous battait. Ma mère n'avait plus de cheveux au-dessus du front parce qu'il avait l'habitude de l'attraper par là pour lui donner une volée. Une fois, je me rappelle, elle avait travaillé dur toute la journée dans la cuisine pour faire des conserves. Je ne sais pas si vous vous imaginez l'ouvrage que ça représente. Tous les bocaliers étaient scellés sur la table, sur les comptoirs, il y en avait partout. Mon père est rentré saoul à trois heures du matin. Il a ouvert tous les bocaliers. Il était comme ça. Quand ma mère a vu ça, elle a rien dit parce que si elle s'était plainte, il l'aurait

battue. On est tous venus au monde icitte, dans la chambre qui est là.» Et il désignait notre chambre, celle que nous avons choisie parmi toutes les chambres. «Et puis, ma mère est morte. Elle...elle...» Et là, il s'arrêta tout à fait, le corps secoué. Nous avons attendu. Moi, j'étais insensible. Je m'étais coupée de ça, déjà. Je ne voulais pas savoir. Je voulais qu'il garde son poison pour lui. Mais il a poursuivi : «Elle s'est jetée dans la rivière, du haut du pont, la tête la première. Dès que j'ai pu, je suis parti d'ici. On a tous sacré notre camp. Aussitôt qu'on a eu l'âge. Il est resté tout seul dans la maison, jusqu'à ce qu'il soit trop vieux pour se débrouiller. On n'est même pas allé le reconduire à l'hospice. On a téléphoné pour qu'ils viennent le chercher. Qu'il crève. Aujourd'hui, il nous appelle tous les jours, il dit qu'il regrette, il braille au téléphone, il dit qu'il veut nous voir avant de mourir. Des fois, il appelle deux fois dans la même journée. Dernièrement, j'ai quasiment eu envie d'y aller. J'me disais qu'y faisait pitié. C'est pour ça que j'ai décidé de venir faire un tour ici. Asteure que c'est fait, je me dis que je fais bien de ne pas me laisser avoir. Faut pas qu'j'aïlle le voir, ni moi ni personne. J'sais pas si vous comprenez?» On a dit oui. Il nous remercia vivement de l'avoir fait entrer. Nous lui avons dit : «repasser quand vous voulez, monsieur, si ça peut vous faire du bien». Il a dit : «je ne pense pas». Il est remonté dans sa voiture et il est reparti. On a suivi le véhicule des yeux jusqu'au village et on est resté sur le balcon encore longtemps, sans parler. Cette nuit-là, on ne s'est pas touchés.

Au lever du soleil, le lendemain, j'ai vu le voisin revenir de l'étable et entrer chez lui. J'ai marché d'un pas résolu jusqu'à sa maison. Elle était comme la nôtre. J'ai frappé à la porte-moustiquaire, sa fille est venue m'ouvrir. Le bonhomme était assis au fond de la cuisine, dans une vieille chaise berçante. Il avait l'air surpris de me voir. Il ne s'est pas levé pour m'accueillir. Il tassait son tabac dans sa pipe en me demandant comment on trouvait ça, dans le coin. Je lui ai raconté notre visite de la veille. J'aurais voulu qu'il me dise que tout ça était du délire, du grand guignol, et que le type nous avait menti, ou encore qu'il n'était au courant de rien. Il a gardé le silence longtemps. Il regardait dehors. Alors j'ai dit que je m'en allais, que

visiblement, je le dérangeais. Puis, il a ouvert la bouche : « C'est vrai, elle s'est jetée du pont. Je m'en rappelle, y avait pas de lune cette nuit-là. » Il expira une bouffée et conclut, comme un homme qui a fait son devoir : « Dans l'temps, on se mêlait de nos affaires ! »

Par la fenêtre, je vis une volée d'étourneaux lever de terre. C'était un nuage noir qui bougeait comme une méduse.

Nous avons mis la maison en vente.